Un dîner chez les Marotte
Jean-Christophe Blanchard

Jean-Christophe Blanchard

Un dîner chez les Marotte

© Jean-Christophe Blanchard, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1178-6

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Lundi 6 avril 1981

Ce matin, mon frère, ma dernière sœur encore vivante et ma mère ont pris l'avion : destination les Canaries ! Je reste seul à Paris avec mon père…

2

Mardi 7 avril 1981

Midi : déjeuner organisé avenue Franklin-Roosevelt, en face du Palais de la Découverte, par l'Association des Maîtres et Licenciés de Dauphine.

Seize heures : rendez-vous avec Bertrand Goyard, un ami dentiste ; pour écarter de deux crans mon appareil d'orthodontie. J'aurais très bien pu le faire moi-même ! Nous nous reverrons dans 10 jours…

En fin d'après-midi, Solange Marotte m'invite à dîner avec mon père ; de façon inhabituelle (au dernier moment) : « Mon petit Jean-Christophe que fais-tu demain soir ? » Une Américaine de passage à Paris ? !

Solange m'a tenu enfant sur les fonts baptismaux de l'église Saint-Philippe-du-Roule dans le 8e arrondissement et s'est engagée à veiller à mon éducation religieuse en qualité de marraine... Bien qu'étant d'une intelligence hors du commun pour une amie de ma mère, étrangement le Seigneur n'en reste pas moins pour elle aussi *« son berger ! »* Est-ce la raison pour laquelle cette jeune femme sans qualités (dans l'acception musilienne) est toujours restée célibataire ; et moi réfractaire à toute forme de religion ?

Je vais accepter son invitation et cela malgré un autre dîner prévu de longue date chez Éric Perrin, un copain de fac qui avait décroché grâce à moi l'UV 108 d'Informatique (quatre reçus sur quarante-huit). Pensant à tort que j'allais peut-être me défiler, Solange me précise d'un trait : « Si tu ne viens pas il faudra trouver un autre jeune homme pour l'Américaine. » Cette façon autoritaire de me présenter les choses en essayant de me culpabiliser, tout en me faisant avaler une pilule déjà croquée, me rendait vraiment confus. Imaginant à tort que cet autre jeune homme serait un Américain à présenter à une de ses amies bridgeuses, la pétillante et elle aussi célibataire endurcie, Claire Daudie, je mélangeais vraiment tout ! J'allais même jusqu'à me demander ce que j'avais à

perdre ou à gagner en revenant sur l'invitation d'Éric Perrin ? Cela dit, restons sérieux, entre les deux dîners en question je n'avais aucune hésitation !

Dans la soirée avenue de Wagram. En sortant du Nerval, le bar-tabac où je m'étais rendu pour m'acheter un paquet de Saint Claude, je tombe sur Marie David : une copine de fac trop littéraire pour décrocher l'UV 108, mais qui avait d'autres qualités... Plus intriguée que moi, subodorant même par intuition féminine un traquenard pour me caser en de bonnes mains, elle me fait promettre de tout lui raconter, mais muet je resterai car jouer à la pipelette n'est pas dans mes habitudes, surtout quand cela me concerne directement !

3

Mercredi 8 avril 1981

Annulation du dîner chez Éric Perrin. Toutefois je ne puis m'empêcher de lui demander quels seront ses invités : Philippe Ghestem, neveu du champion de bridge bien connu (des prothésistes) ; Dominique Gillot et son crétin de copain militaire, Guen Le Breton, un boute-en-train aussi limité que l'adjudant-chef Ferracci dans *Le Pistonné* de Claude Berri : « Ne jouez pas au plus con avec moi vous n'êtes pas sûr de gagner. » Une soirée entre *garçons*, merci bien ! Aucun regret !

Rive gauche (Paris) : 11 rue Saint-Dominique, dans le 7e arrondissement. En plein quartier des ministères et des ateliers d'artiste (Sonia Delaunay, Olivier Debré, François Chapuis, etc.) ; un magnifique immeuble en pierre de taille construit au début du XXe siècle par les architectes Le Nevè et D'Hont !...

Quelques personnalités ont vécu là, tel Edmond Michelet, plusieurs fois ministre d'État sous De Gaulle et Pompidou, qui succédera à Malraux comme ministre des affaires culturelles…

La porte d'entrée massive en fer forgé, vitrée et à double vantail, desservait à travers un long porche : une cour et d'anciennes écuries reconverties en activités de bureaux, mais aussi la loge de la concierge, l'atelier d'un peintre et maître verrier déjà cité (François Chapuis), au parquet d'un blanc éclatant ; sans oublier le hall impeccable avec son dallage en pierres de Comblanchien sur lequel résonnaient nos pas, et qui posait le dilemme classique entre un escalier monumental en colimaçon pour lutter contre la sédentarité et un vieil ascenseur commandé à l'étage, très laid, mais apprécié des tire-au-flanc pour monter rapidement au 5e étage, chez les Marotte !

Après avoir demandé, via l'interphone, la mise en route du triste engin élévateur ; un problème imprévu nous tombe très vite sur le paletot, voire sur le râble si l'on préfère : arrivés sous les toits, un étage trop haut (c'est un

comble !) ; mon père et moi nous redescendons au rez-de-chaussée pour remonter ensuite au 5e…

Solange étant occupée au téléphone, elle avait chargé son amie Claire Daudie de nous accueillir en maîtresse de maison bis. Poireautant depuis notre appel sur le palier de ce bel appartement de réception, quatre cents mètres carrés, quatre mètres sous plafond, celle-ci attendait la fin de notre noria, en s'étonnant de ce micmac !

Plus intéressée par les gens de son âge que par les jeunes, je la vois entraîner mon père vers la première double-porte vitrée du grand salon bleu où se trouvaient déjà tous les invités. Tous les invités excepté le Grand Roland Bardet, un cousin de Solange, exploitant agricole et photographe de talent. Reconnu par ses pairs pour une photo de la speakerine et journaliste Anne-Marie Peysson, qui passera à la postérité parce que j'en possède un exemplaire, le Grand Roland se tuait au travail toute la sainte journée ; et même le soir après le coucher du soleil… à la lumière artificielle !

En mai fais ce qu'il te plaît, mais en avril ne te découvre pas d'un fil. Comme il allait peut-être pleuvoir (ou neiger) j'avais enfilé un manteau sur ma veste. Resté seul dans l'entrée, je prends mon temps pour retirer ce lourd vêtement et le déposer lentement, très lentement dans le vestiaire ; une vaste penderie, grande comme une chambre de bonne, où étant gosse je me cachais pour échapper aux railleries de Bruneau, le gentil neveu de Solange, un peu peste, qui les aura sans doute oubliées ; ce dernier étant affligé d'une très mauvaise mémoire… Évidemment à part une dent cassée par une pierre, en vacances avec nos parents à La Baule, alors qu'on se jetait des algues à la figure, je n'ai rien d'autre contre lui ! Il ne l'avait même pas fait exprès…

Digressions mises à part ou façon de procrastiner encore, craignant de perdre tous mes moyens devant cette mystérieuse Américaine qui pouvait embellir le printemps comme une hirondelle de passage ou peut-être même bouleverser ma vie (sait-on jamais !) ; il faut dire que, de nature timide, je n'étais pas pressé de rejoindre les autres invités... Redoublant de prudence, mon regard se fixe alors sur le superbe lion en bois sculpté du XVIIe siècle provenant de l'Hôtel dit Maison des Orfèvres à Rouen. Loin de me rassurer, acheté en salle des ventes le

29 janvier 1914, quelques mois avant le déclenchement de la Grande Guerre, par le fils d'un ancêtre amateur ; le vieux félidé déconcertant renforce mon impression d'arriver en terre inconnue…

Passant devant Solange, toujours suspendue au téléphone dans le tout aussi interminable et vaste corridor qui jouxtait l'entrée au-delà d'une paire de hautes colonnes néo-doriques, en stuc, imitant la Brèche d'Alep sur un fond très jaune ; je lui adresse un petit bonjour de la main pour ne pas la déranger, et me dirige droit vers l'Enfer, une des nombreuses bibliothèques de ce gigantesque appartement ainsi dénommée, pour y remettre avec regret *Les Beaux Draps* ; ce pamphlet de Louis-Ferdinand Céline, introuvable en librairie, qu'elle m'avait prêté pour me faire plaisir et (ou) pour amender ma médiocre culture générale.

Sans rivaliser avec les relations de Solange, ces intellectuels supérieurs plutôt de gauche, qui jouaient dans la catégorie poids lourds ; identifier par exemple l'œuvre d'un artiste contemporain habitant et travaillant au rez-de-chaussée dans le même immeuble que les Marotte, restait toutefois dans mes cordes : sur le mur, à gauche des rayonnages en teck massif ; un magnifique tableau abstrait, signé François Chapuis, intitulé *Lumière Verte*, faisait bel et bien les honneurs de la cimaise...

Un peu inquiet en revenant sur mes pas, à travers la seconde double-porte vitrée du grand salon j'aperçois la fameuse « Américaine » à qui Solange voulait absolument me présenter ! Elle était là, debout, au milieu des autres invités ; vêtue d'une longue robe bleue d'une élégance classique, sans le moindre effet ostentatoire déplacé… Aussi rassurée que moi, je pense, c'est-à-dire pas du tout, elle se tenait près de Sir Anthony Tencin, un ami américain de Solange, lui aussi célibataire, qui était, j'allais bientôt l'apprendre, un de ses cousins chez qui elle logeait durant ses vacances à Paris…

Je ne pouvais plus reculer. Évitant de croiser son regard pour ne pas aggraver l'ascendant qu'elle exerçait déjà sur moi, j'entre à mon tour dans le salon ; et me dirige droit vers Madame Marotte (mère) pour lui présenter mes respects, en évitant le théâtral baisemain, car je sais rester simple et pas hypocrite comme les Tartipont, mes cousins de Seine-et-Marne, des ploucs qui se croient sortis de la

cuisse de Jupiter ! … Madame Marotte se tenait à côté du piano à queue Steinway & Sons sur lequel elle jouait encore de temps en temps la fameuse mazurka que Chopin avait dédicacée à sa trisaïeule bonapartiste, la grande Hortense Avollée…

Preuve qu'elle était dans la confidence, c'est en me tirant par la manche d'une main virile que Madame Marotte m'entraîne pour me présenter à la jeune Américaine : Danielle Wielenstein ! Tandis que mes oreilles se dressent et que mes yeux s'écarquillent d'étonnement, Madame Marotte marque alors une pose, puis reprenant son souffle, celle-ci me fait remarquer que Wielenstein était le patronyme d'une célèbre famille de marchands d'art d'origine juive alsacienne, qui officiait à New-York, Londres, et pour Paris à une encablure de Lalloyau (le pâtissier attitré de la famille). Pour avoir fréquenté en culottes courtes ce quartier dès ma tendre jeunesse, je pense que sa langue avait fourché et qu'elle me parlait peut-être des Wildenstein ! Un nom reconnu dans le petit milieu de l'art international parisien qui rendait cette Américaine plus impressionnante encore à mes yeux déjà écarquillés. En guise de commentaire intelligent je bafouillais une sorte de « Ah bon ? ! » tout à fait lamentable…

En revanche, extrêmement gêné par cette méprise qui s'était cristallisée dans nos esprits gallo-romains, Sir Anthony Tencin se penche alors vers Madame Marotte pour lui préciser la véritable identité de sa cousine : *Not Wie, but Bie, Bielenstein !*

Là-dessus cette donnée n'affectant en rien l'idée qu'on se faisait déjà de la jeune étrangère, de sa qualité probable de riche héritière issue d'une vieille famille du meilleur des mondes, le nouveau, Madame Marotte lui répond : « Bah ! Bielenstein, Wielenstein, quelle importance ? » Il est vrai que nos oreilles de Français moyens n'étaient pas vraiment à l'aise avec les sonorités anglo-saxonnes ; et qu'il y avait aussi des choses plus graves dans la vie…

Madame Marotte me brosse alors un rapide portrait (reluisant) de Danielle. J'apprends qu'elle est une vraie Virginienne native de Portsmouth. Portsmouth, une information importante pour les amateurs de *rhythm and blues* puisque c'est là où est née Ruth Brown ; légende inconnue du Rock'n'roll, plus populaire que